

qui l'a vu naître, il tire  
une sorte de théâtre po-  
pulaire de la vie valaisanne.  
à train de faire par le  
t par la plume.  
fabriqués ; ils sont vrais.  
est vie et mouvement.  
s et elle s'exprime sans

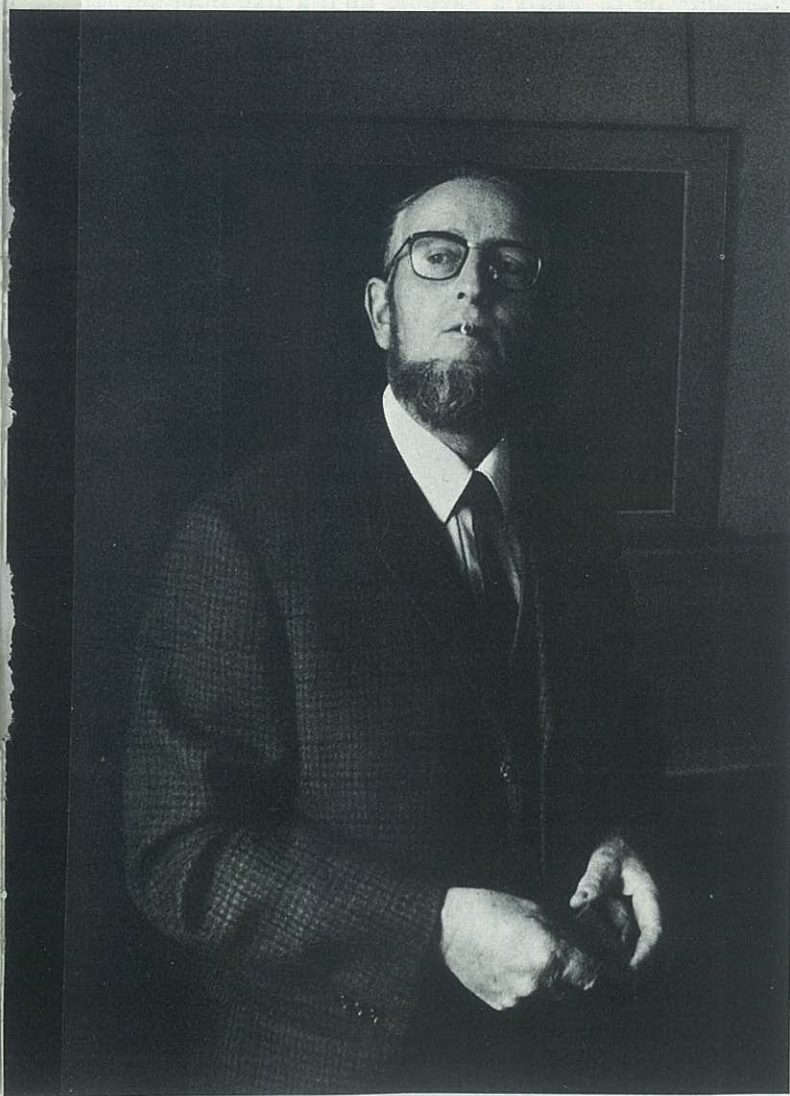
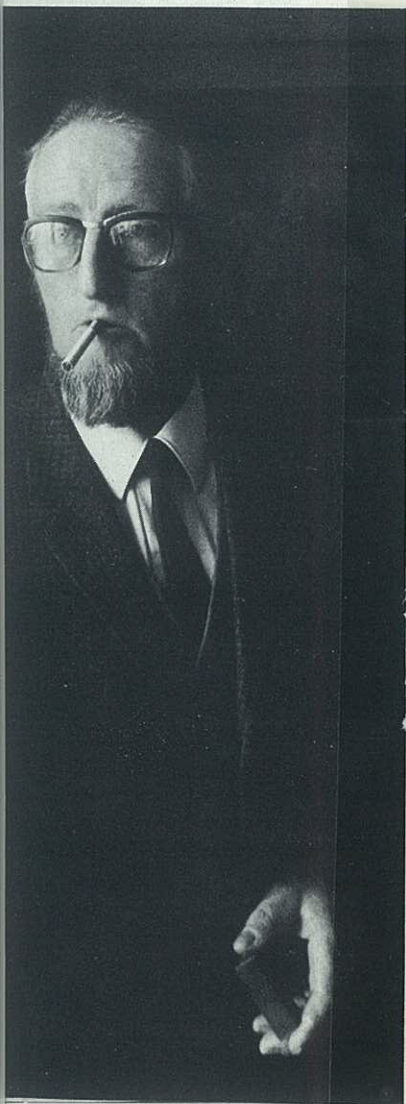
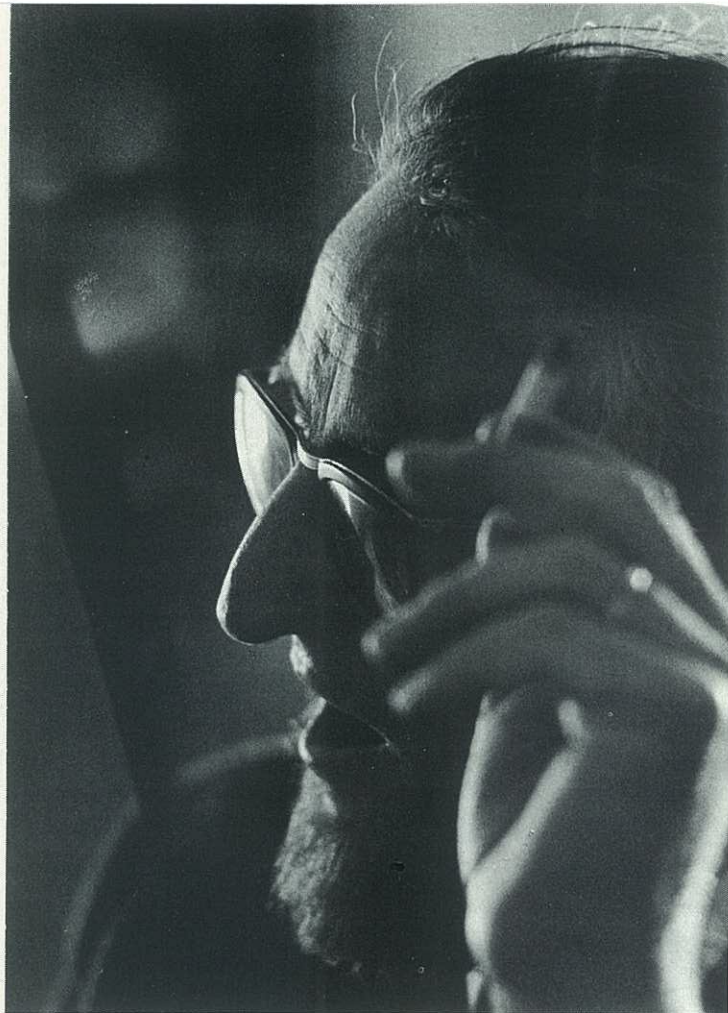
petits traits, comme on  
de muscat dans la cave

, « La fête au village »,  
coule en flots lumineux.  
la vie quotidienne, l'ar-  
ranger les silhouettes dans  
ysannes avec leurs belles  
a pioche levée, dont les  
harnais, vieilles femmes  
plient sous les charges  
planteurs de barbues.  
is caressante ; elle nous  
tés de lumière, des prin-  
sur de la mousse, des  
lieux.

On peut se promener longtemps dans les tableaux  
de Menges, sans jamais s'ennuyer. Ici, une belle fille  
plantureuse et nue dont la chevelure animale vient  
mourir sur les flancs d'un bouc, un trio de Sédunoises  
rieuses aux seins gonflés de talent, une sylphide bondis-  
sant vers la lune. Sa sensualité est élégante, franche,  
jamais choquante.

Plus loin, c'est la féerie colorée aux herbes narcoti-  
ques : sorcières au balai, gnomes distillant des philtres,  
gibets expiatoires sous un ciel menaçant, spectres à la  
faucille, corbeaux émaciés qui reviennent dans chaque  
scène comme autant d'obsessions, dragons cracheurs de  
flammes et dispensateurs des passions humaines. Le  
diable a élu ici une de ses principautés.

Et puis, n'oublions pas chez Menges cette disposition  
naturelle à la satire qu'il sait si bien décocher en trois  
coups de pinceau malicieux. Dans « Le banquet de la  
Planta », sa peinture quitte alors la douceur pour la  
violence et la caricature brutale de la société de profit.  
Dans le tintamarre déchaîné de la ripaille, ce sont les  
quartiers de viande qui rôtissent, les mangeuses à bel  
appétit, les ivrognes titubants, les grosses femmes vau-  
trées sur les genoux des hommes, les diables grimaçants  
cachés dans les tonneaux ; bourgmestres empiffrés et  
hommes politiques qui boivent gaillardement tandis



qu'on leur lèche les pieds sous la table et qu'on remplit  
leurs poches. Le vin et la joie débridée coulent à flots.  
Tout le tableau gronde de jurons, de cancans, de me-  
naces, de truculence.

Que l'artiste ici est proche de Rabelais ! Mais lais-  
sons-le parler...

— Le peintre doit exprimer l'universel, le drame  
humain. C'est comme cela qu'il touche. L'artiste avec  
ses problèmes personnels et leur projection métaphysi-  
que ne nous intéresse pas.

— Si vous deviez peindre ce Valais moderne en  
pleine explosion, comment le verriez-vous ?

— Hum !... Une grande toile blanche. Ou noire...  
le vide.

— Et encore ?

— Rien... On confond la mode et l'évolution. C'est  
grave. Rappelez-vous que la mode est la pire ennemie  
de l'art. Garder un équilibre, ne pas oublier ses racines.  
J'essaie de suivre ma voie ; les autres font ce qu'ils  
veulent.

— Pensez-vous que l'art soit aujourd'hui sur une  
pente glissante ?

— Ça n'est plus une pente, c'est un gouffre. On ne  
sait plus quoi inventer ; quel désert ! La seule source  
immuable, c'est la nature, on y reviendra, vous verrez.  
On a voulu renier la nature pour faire de la géométrie  
et de la métaphysique. Et puis après ? Vous avez des  
gars qui prennent un pistolet de carrossier et ils vous  
giclent une toile avec des tons ; on prétend que c'est de  
l'art. Ça n'est en tous cas plus de la peinture, c'est de